UN SOUVENIR
DE L'INSURRECTION DE 1879

Dans les premiers jours de juin 1879, j'étais en tournée dans la région des Fedjoudj, au sud-est d'Aïn M'lila ; région désolée, où s'étale, dans une vaste plaine, la grande cuvette salée d'Ong et Djemel, entre la chaîne calcinée de la Chebka, au nord, et celle du Djebel Saffan au sud. C'est là que le territoire de la grande tribu des Segnia, qui avait passé depuis peu de temps sous l'administration civile, confine à celui de l'ancien caïdat des Achech alors soumis à l'autorité militaire. Des nomades du sud y étaient déjà en estivage avec leurs troupeaux ; estivage relatif, il est vrai, car la température y est presque saharienne pendant l'été, bien que l'altitude dépasse 800 mètres ; du moins les chameaux y trouvent du pâturage dans les terrains qui avoisinent le lac.

C'est dans cette contrée inhospitalière, où on se serait cru isolé du reste du monde, que me parvenait, dans des conversations avec les bergers arabes, une grave nouvelle. Le bruit courait que, dans les montagnes de l'Aurès, dont on apercevait les crêtes, deux caïds avaient été assassinés : Boudiaf, chef de la famille des Douaouda, et Mustapha ben Bachtarzi, caïd des Beni Bou Seliman. Aucun détail n'était d'ailleurs fourni sur ces événements.

Le lendemain, un cavalier venu en toute hâte d'Aïn M'lila, m'avisait qu'une colonne avait débarqué du chemin de fer à El Guerâa, pour être dirigée par étapes sur l'Aurès. Il n'y avait pas alors de chemin de fer entre El Guerâa et Batna. Je pus arriver à Aïn M'lila avant que la colonne se mît en marche. La chaleur était accablante.

D'Aïn M'lila à Aïn Yagout, l'eau potable est très rare le long de la route. Quelques *profiteurs* suivaient les troupes. L'un d'eux vendait de l'eau aux soldats à dix sous le litre. Un jeune chasseur d'Afrique, encore imberbe, tomba frappé d'insolation avant d'atteindre l'auberge de Bottinelli. On le ramena en voiture à la gare d'El Gucrâa, où il mourut sur une banquette de la salle d'attente.

Les jours suivants se passèrent en informations et en recherches dans les tribus, où on ne remarquait cependant aucune agitation. Une randonnée me conduisit sur l'antique voie romaine de Constantine à Timgad, au sud du Djebel Hanout, sur le territoire des Ouled Amor. Les teboul, en signe de deuil public, résonnaient sous les tentes, à petits coups sourds, monotones, funèbres. On pleurait le grand Caïd Boudiaf, depuis longtemps célèbre dans le pays.

Epuisé de fatigue, aveuglé par le rayonnement d'une lumière implacable, je mis un instant pied à terre. « Journée terrible ! murmurai-je. — Pays de ténèbres, » répondit le cavalier qui m'accompagnait.

Au cours de l'enquête les langues s'étaient un peu déliées. Les commentaires avaient suivi, confus et abondants. Le Caïd Boudiaf avait été tué chez les Ouled Daoud, en voulant arrêter un marabout qui avait proclamé la guerre sainte, et qui opérait des miracles. Pour prouver qu'il était investi d'une mission divine, ce marabout faisait parler une marmite, *borma*. Le Caïd Mustapha ben Bachtarzi avait été tué dans son bordj, chez les Beni Bou Seliman. Les révoltés avaient en outre assailli et brûlé à Oued Taga le bordj de Sidi M'hammed ben Abbès, personnage vénéré, moqaddem de la confrérie des Qadria, caïd des Ouled Abdi, et avaient tué son fils Si El Hassen. On racontait aussi qu'un officier du bureau arabe de Batna qui s'était transporté chez les Ouled Daoud n'avait échappé à la mort qu'en se sauvant pieds nus pendant la nuit le long d'un ravin.

Ces désordres n'avaient pu se produire sans avoir une répercussion dans les tribus voisines. Il était manifeste, par la précision de certains détails recueillis, que des allées et venues reliaient le théâtre de la révolte à la population de ces tribus, où peut-être des émissaires avaient été envoyés par les insurgés. Toutes les recherches cependant furent vaines dans les territoires limitrophes du cercle de Batna, Segnia, Zemoul, Barania. Une seule preuve de ces relations fut découverte. C'est la lettre que nous reproduisons ci-dessous.

تبلـــغ الى يـد كبـار اولاد عيسـى

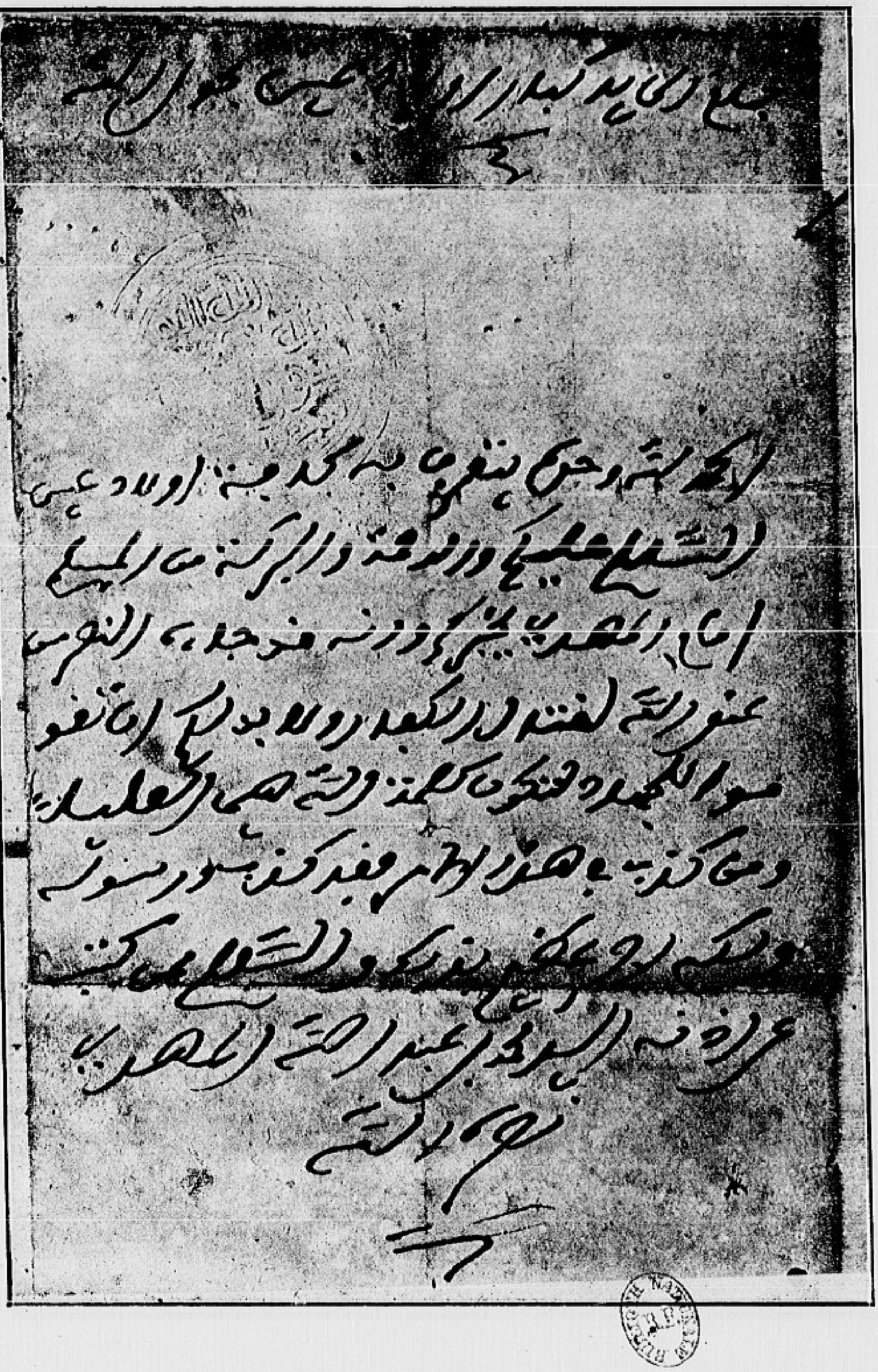
الحمد لله وحـده يتعـرف به كافـة اولاد عيسى السـلام عليكـم والرحمة والبركـة من المسلـم امـام المهـدي يخبركـم انه فد جـاءه النصـر من عـند الله لقتـال الكـفـار ولابـد لـكـم ان تـقـو مـوا للجـهـاد لـتـكـون كـلمـة الله هي العليـا ومن كـذب بى هـذا الامـر فـقـد كـذب ورسـولـه ولـكـم أجـر عظيـم بـذلـك والسـلام ممـن كـتـب عـن اذنـه محمد بن عبد الله المهـدي نصره الله

Traduction

Aux notables des Ouled Aïssa

« Louange à Dieu l'unique. Il est donné avis à tous les Ouled Aïssa, que le salut soit sur vous avec la miséricorde et la bénédiction. De la part de celui qui (vous) salue Imam El Mahdi. Il vous fait connaître qu'il a reçu l'aide de Dieu pour combattre les mécréants. Il faut que vous vous leviez pour la guerre sainte afin que la parole de Dieu soit la plus haute. Celui qui démentira cet ordre démentira (Dieu) et son Envoyé. Vous aurez de ce fait une grande récompense dans l'autre monde. »

« Ecrit par ordre du seyid Mohammed ben Abdallah le Mahdi. Que Dieu lui donne la victoire. »



Cette lettre est adressée aux notables des Ouled Aïssa, sans autre indication. Elle me fut remise par un moqaddem des Rahmania, vieillard respectable et discret, qui assurément désirait rester en bonnes relations avec l'autorité mais qui s'excusait humblement de ne pouvoir dire de qui il la tenait. Il la jugeait d'ailleurs sans importance. Il n'appartenait pas lui-même au groupe des Ouled Aïssa. Une fraction de ce nom existait bien non loin de lui dans le douar des Ouled Zaouaï ; mais elle était numériquement trop faible, pour que l'on pût croire que c'était à elle que s'adressait l'appel du prétendu Mahdi. Vraisemblablement la lettre était destinée à la puissante tribu des Harakta, qui forma plus tard les trois communes mixtes d'Oum El Bouaghi, de la Meskiana et de Sedrata, et qu'on désignait anciennement sous le nom d'El Aouassi, équivalent à celui d'Ouled Aïssa. Ce qui confirme l'hypothèse, c'est qu'un émissaire des révoltés fut arrêté à la même époque dans cette tribu, et remis entre les mains du chef du bureau arabe d'Aïn-Beïdha par le Caïd Ali ben Larbi Benbouzid. La lettre que nous reproduisons avait dû être interceptée avant d'arriver à destination.

On remarque, dans le texte arabe, deux lacunes qu'il faut attribuer sans doute à la hâte avec laquelle il a été rédigé. On en avait probablement expédié de nombreux exemplaires, et sur celui que nous possédons le copiste a sauté deux mots, qui sont indiqués entre parenthèses dans la traduction.

On y relève aussi une incorrection due à l'ignorance du rédacteur : *Imam El Mahdi*, au lieu de *l'Imam El Mahdi*.

L'auteur de la proclamation se donnait non seulement comme un chérif, descendant du Prophète, mais encore comme le mahdi, c'est-à-dire le chef qui apparaîtra un jour pour faire régner partout sur la terre la religion musulmane. Enfin, pour se conformer à la tradition, il pre-

nait le nom même du Prophète, Mohammed ben Abdallah. Il se nommait en réalité Mohammed ben Abderrahman, plus couramment Mohammed ben Djarallah. Un seul nom lui reste aujourd'hui dans les souvenirs populaires : *Merabet Bou Borma*, le marabout à la marmite.

Autre indice non moins suggestif : la lettre porte en tête, marque de supériorité, l'empreinte d'un cachet grossièrement gravé. On y distingue les mots *Allah*, Dieu, et *rassoul*, prophète. La fabrication, évidemment locale, de ce cachet, montre que le mouvement séditieux avait été préparé depuis un certain temps. En outre, si c'est aujourd'hui un fait devenu banal, pour les commerçants, les marabouts, et même les simples particuliers indigènes, de faire usage d'un cachet, à l'époque de la révolte de l'Aurès et dans un pays comme celui des Ouled-Daoud, c'était encore le privilège exclusif des fonctionnaires et des magistrats, c'est-à-dire la marque officielle de l'autorité, au même titre que le burnous rouge des caïds. En se servant d'un cachet, le chérif espérait frapper encore mieux l'imagination.

De ces constatations, une conclusion se dégage bien nettement, quoi qu'on ait pu dire. On sait que l'insurrection de l'Aurès fut attribuée par de nombreux esprits au mécontentement soulevé dans les tribus par les exactions des chefs indigènes. Le texte que nous publions démontre l'insuffisance de cette explication. Les insurgés et leurs défenseurs ont pu la donner après coup, comme un moyen d'atténuer ou d'excuser les responsabilités encourues. D'autres, de bonne foi sans doute, mais mal avertis, y ont trouvé une occasion de discréditer l'administration des chefs indigènes et le régime militaire. Or, la lettre du marabout révolté indique nettement que la véritable cause du soulèvement a résidé, comme presque toujours, dans le fanatisme religieux, et dans le désir de combattre les infidèles. « Il faut que la parole de Dieu (le Coran) soit la plus haute ». — « Il faut, pour être dans

la voie de Dieu, combattre non pas en vue d'amasser du butin, ni d'acquérir un renom de bravoure, mais pour faire triompher le culte musulman. » (1).

Assurément les visées ambitieuses, l'intérêt, les rancunes personnelles interviennent toujours avec plus ou moins de force dans une révolte ; mais le mobile qui entraîne et soulève les masses est toujours le sentiment religieux. Si les manifestations de ce sentiment ne prennent pas plus souvent la forme d'une action armée, c'est uniquement par crainte d'une force qu'on se sait incapable de vaincre. Et alors même qu'on est certain par avance de l'inutilité d'un effort, on suit avec attention, sinon avec passion, celui qui le tente ; secrètement, sauf de rares exceptions, tous s'y intéressent ; courageusement et publiquement beaucoup s'y associent.

Deux incidents significatifs le prouvèrent dans les circonstances dont j'ai parlé.

Quelques jours seulement après le début de l'insurrection, on apprenait que les troupes françaises, attaquées au Rebâ, en pays découvert, par une étrange cohue de montagnards, n'ayant pour la plupart d'autres armes que des bâtons, en avaient fait une hécatombe.

Les révoltés, dans leur foi aveugle, étaient convaincus que les fusils des soldats ne partiraient pas, ou que la sainteté de leur cause les rendait eux-mêmes invulnérables. Aux premiers coups de feu ils s'enfuirent dans le plus grand désordre, abandonnant un grand nombre de morts et de blessés.

Quand les colonnes pénétrèrent dans l'Aurès, l'une venant de Batna, l'autre de Biskra, la troisième de Khenchela, elles ne rencontrèrent qu'une faible résistance. Le prétendu chérif avait disparu.

Avant que ces nouvelles fussent connues partout, on

---

(1) El Bokhari, *Les Traditions islamiques*, traduction Houdas et W. Marçais, I, 289.

arrêta un jour dans le douar des Ouled-Sellem, au nord d'Aïn-Yagout, un cavalier étranger au pays, richement vêtu, monté sur un fort bon cheval, et armé d'un grand sabre à fourreau guilloché. On crut que c'était le chérif, mais l'erreur fut vite reconnue. Interrogé sur le but de son voyage, il répondit d'une voix douce, sans forfanterie comme sans embarras, *qu'il allait où Dieu l'appelait*. Le pauvre diable était naïvement parti pour la guerre sainte. Il s'était fait beau pour se battre dans la voie de Dieu, comme on se pare et on se parfume pour une fête. Quand on lui apprit que tout était fini, et qu'on lui rendit sa liberté, il regagna tranquillement sa tribu, où il attendit peut-être une nouvelle occasion de mourir en guerrier, martyr de la foi.

D. Luciani.